

CANTIQUÉ DES GISANTS

DU MÊME AUTEUR

L'IVRESSE DES DIEUX, Gallimard, Série Noire, 2002 ;
Folio Policier, 2006

OR NOIR PEUR BLANCHE, Le Passage, collection Polarchives, 2003

DES RIVES LOINTAINES, Le Passage, 2004

LA TRIBU DES MORTS, Gallimard, Série Noire, 2004

LA REINE DES CONNES, Éditions La Branche, Suite Noire, 2007

Avec Erick Bonnier :
LE ROI DU NIL, Alvik, 2005

Avec Anne Gautier :
DES OMBRES SUR L'EUPHRATE, Le Serpent à Plumes, 2006

Pour la jeunesse :
UN PÈRE PRODIGE, Sytos, 2006

LAURENT MARTIN

CANTIQUE DES GISANTS

roman



LE PASSAGE

*Les hommes s'éloignèrent, et allèrent vers Sodome.
Mais Abraham se tint encore en présence de l'Éternel.*
Genèse 18, 22

*Abraham s'approcha, et dit :
Feras-Tu aussi périr le juste avec le méchant?*
Genèse 18, 23

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2007

PROLOGUE

Il faisait froid. Son cerveau n'arrivait pas à se dégeler. L'engourdissement général le prenait, le tenait. Max était là, sur la péniche-atelier mal chauffée qu'il partageait avec François, le photographe. Lui, plus ou moins peintre, quand il n'était pas policier municipal.

François était rentré chez lui depuis longtemps, avec une fille qui avait bien voulu se faire expliquer en détail les secrets d'une bonne photo.

Max était resté, avec Médor, son chien bâtard, et le *Requiem* de Berlioz.

Deux heures à hésiter entre deux tons de bleu. Deux heures pour rien. Finalement Max avait préféré ouvrir une bouteille de rhum. L'occasion peut-être de s'ouvrir l'esprit, de faire les bons choix.

Minuit est arrivé discrètement.

Max en a eu marre de la peinture, de Berlioz, du froid et de la péniche. Max a pris le chien Médor dans ses bras et ils se sont tirés.

*

Mathilde a vidé son quatrième gin-martini. Autour d'elle, ça tanguait, ça virevoltait. Elle faisait semblant d'être heureuse. Un orchestre minable achevait son troisième set. Des reprises façon jazz de standards internationaux.

Mathilde a fait un signe et Moussa, le serveur du Paradise, est venu prendre une nouvelle commande. Patrice a fait non de la tête. Mathilde a supplié.

– Un dernier.

– On a assez bu.

Elle s'est mise à rire.

– On n'a jamais assez bu ! La soif, c'est toujours sans fin.

Il a dit, en regardant sa montre, en poussant un soupir :

– On rentre ? Je suis fatigué. Cette musique m'énerve.

– Encore un peu !

– Je suis vraiment fatigué.

Elle a cédé.

– Comme tu veux.

Patrice a payé et ils sont sortis du Paradise. Moussa les a salués d'un geste.

Une nuit d'hiver était tombée. Froide et sèche. La ville n'en était que plus triste et plus repoussante. Patrice a presque eu envie de retourner au Paradise, pour y retrouver de la chaleur.

Mathilde a pris le bras de Patrice.

– Où est la voiture ?

– À droite. Heureusement que c'est moi qui conduis.

– T'inquiète pas pour moi. Je tiens bien l'alcool. Toi aussi, t'as pas mal bu.

– Juste ce qu'il faut. Je te déposerai devant chez toi. T'auras pas à traverser le parking.

Mathilde a levé les yeux au ciel.

– Tu es mon ange gardien.

– Je sais.

Vingt ans qu'ils se connaissaient. Des amis d'enfance. Un amour de maternelle transformé en profonde amitié. Ils savaient tout l'un de l'autre. Le haut, le bas. Le bas surtout.

Mathilde l'a entraîné et ils se sont mis à courir. Elle lui a lâché le bras.

– Le dernier qui arrive est un idiot.

Elle a gagné.

Patrice a soufflé en posant la main sur la voiture.

– Tu veux ma mort.

– Tu manques d'entraînement. Va voir mon père, il te conseillera... Ouvre vite ! Il fait froid.

– À vos ordres, madame !

Ils se sont engouffrés dans la vieille Renault.

– Mets le chauffage !

– Le temps qu'il fonctionne, on sera arrivés.

La voiture a démarré et s'est remplie de buée.

Patrice a frotté le pare-brise devant lui. Il a hésité sur la direction à prendre. Pour traverser la ville, à cette heure, pas la peine d'emprunter la voie rapide. Les rues de Marne-la-Vallée étaient désertes. Il a foncé. La vitesse l'a dégrisé un peu. Mais pas suffisamment.

Mathilde s'est inquiétée.

– Va moins vite. On n'est pas pressés.

Il a grillé les priorités. Toutes les priorités.

Soudain une voiture, une grosse BMW, est arrivée à droite. Patrice a donné un coup de volant à gauche. La BMW a viré, a

dérapé sur plusieurs mètres, s'est encastrée à pleine vitesse dans un panneau publicitaire.

Le cri aigu de la tôle qui se froisse, du verre qui se brise, du moteur qui gémit avant de rendre l'âme.

Patrice a freiné violemment.

Son corps s'agitait. Obligé de tenir le volant des deux mains pour se calmer.

Mathilde a crié.

Patrice l'a regardée. Les yeux larges et fous.

Ils sont sortis pour courir jusqu'à la voiture.

Le côté passager de la BMW était compressé. De l'autre côté, un type gisait contre le volant. Un type d'une quarantaine d'années. Du sang coulait de son arcade sourcilière. L'airbag ne s'était pas déclenché.

Mathilde s'est affolée en tournant autour de l'engin.

Puis elle s'est reprise. Elle a regardé Patrice.

– C'est pas de ta faute! Il roulait trop vite.

– Bien sûr que si!

Patrice a pris Mathilde par les épaules.

– Viens, on part. Je ne veux pas voir la police.

– On peut pas le laisser comme ça.

Elle a ouvert la portière conducteur avec difficulté. Elle a plaqué ses doigts contre le cou du type.

– J'ai un pouls. Il n'est pas mort. Je crois pas.

– Tant mieux. Faut qu'on dégage d'ici.

Mathilde a soulevé le type et l'a remis en position assise.

Elle a remarqué une cicatrice sur sa joue droite. Une sale gueule. Un air mauvais, même dans sa situation.

Sur ses genoux, elle a vu une grande enveloppe de papier kraft.

Patrice a commencé à s'éloigner.

– Vite! Faut qu'on dégage.

– J'arrive.

Elle a regardé autour d'elle. Patrice est entré dans la voiture.

Elle a regardé à l'intérieur de l'enveloppe. De l'argent. Des billets. Pas mal de billets.

La nuit l'observait en silence.

Patrice a démarré la voiture.

Elle a couru le rejoindre. Elle s'est engouffrée dedans.

Elle a dit :

– Vite!

Ils sont partis.

Mathilde s'est retournée. Elle aurait juré que le type avait bougé.

*

Ils étaient là, vautrés dans les canapés et les fauteuils, à boire, à fumer, à écouter la musique.

C'était la fête chez Boubakar et la trentaine de types et de filles avaient l'air d'attendre, en riant bêtement, la fin du monde.

Quelqu'un est arrivé avec du ravitaillement. Des dizaines de bouteilles de bière et de cognac.

Boubakar a lancé :

– Tournée générale.

Et ils se sont tous précipités sur les boissons.

Tous sauf un jeune homme qui a quitté la pièce. Il cherchait les toilettes. Il a ouvert toutes les portes une à une. Derrière la première, des jambes, des bras, un type et une fille étaient en train de baiser. Ils ne se sont même pas rendu compte de sa présence.

Derrière la seconde il y avait des ronflements. Boubakar avait dit que sa mère dormait, qu'elle avait pris des cachets.

La troisième était la bonne. Il s'est soulagé. Il a ensuite cherché la salle de bains. Il a ouvert l'une des deux dernières portes. Une chambre avec une petite lampe allumée. Au moment de refermer il a vu sur la commode, dans une boîte métallique ouverte, des sachets de poudre et des barrettes de shit. Il s'est dit que Boubakar était vraiment con de laisser traîner ça comme ça, avec la bande de pourris qu'il avait invitée.

Il s'est mis à penser à lui, à ses galères, aux nuits froides où il ne savait pas où dormir.

Il est sorti de la chambre, il s'est lavé les mains dans la salle de bains et il est retourné dans le salon.

La même vision de décadence. Il s'est dit qu'il en avait marre de cette soirée, qu'il avait mieux à faire, et il s'est barré en saluant ceux qui étaient encore capables de le reconnaître.

*

Max est monté dans sa voiture, un modèle antique, une merveilleuse DS de 1973. Le chien Médor a sauté sur la banquette arrière. Le chien Médor aussi était fatigué.

Max a quitté les bords de Marne pour rentrer chez lui. Quelques lumières tristes éclairaient les rues froides de la ville.

Soudain il a vu la voiture. Contre un panneau, le côté défoncé, la portière ouverte. Il a freiné d'un coup. Il a garé sa DS juste derrière. Il est sorti en laissant ses phares allumés. Il a rejoint la voiture accidentée.

Personne à l'intérieur. Personne sur le bas-côté. Quelques traces de sang sur le volant et sur la portière.

Il a pris son portable pour téléphoner à la police, signaler l'accident.

Il a attendu sur place. En marchant pour se réchauffer.

Le lieutenant Ferray est arrivé dix minutes plus tard en compagnie d'un détachement de flics en uniforme.

– Salut, Ripolini.

– Bonsoir, Ferray.

– C'est ce truc-là ?

– Oui. Personne dans la voiture, personne autour.

– OK! On va voir ça.

Ferray est entré dans l'habitacle. Il a ouvert la boîte à gants, a fouillé quelques secondes avant de ressortir avec une feuille.

– Qu'est-ce que ça donne ?

– C'est une voiture de location. Au nom d'un certain Maxime Jarraud.

Ferray a regardé au sol avec une lampe torche.

Max a dit :

– Le freinage commence à l'intersection.

– T'as une bonne vue.

– J'ai eu un peu le temps d'observer.

– Et comment t'expliques qu'il n'y ait personne ?

– Quelqu'un l'a peut-être pris en stop ou l'a conduit à l'hosto.

– C'est possible. On va faire quelques recherches.

– Moi, j'abandonne. Je rentre me coucher.

Max a salué l'officier et les autres flics en regagnant sa voiture. Le chien Médor a juste bougé une oreille quand il a redémarré.

*

Mathilde n'est pas descendue de la voiture. Elle a demandé :

- Tu crois qu'il va s'en sortir?
- Je sais pas... Peut-être... Quelqu'un va téléphoner pour signaler l'accident. T'es bizarre. Qu'est-ce qu'il y a? Tu veux y retourner? Tu veux qu'on appelle les secours?
- Non! Accompagne-moi! J'ai pas envie d'être seule.

Il s'est exécuté.

Ils sont arrivés dans l'appartement de Mathilde. Un logement pour célibataire, situé au premier étage d'un petit immeuble, pas loin du chantier du nouvel hypermarché, avec quand même un balcon pour les beaux jours.

- Tu veux boire quelque chose?
- Non.
- Alors jette un coup d'œil sur ça!

Elle lui a tendu l'enveloppe en papier kraft.

- Qu'est-ce que c'est?
- Ouvre et regarde.

Patrice a pris l'enveloppe. Il en a regardé le contenu.

Il a vite compris.

- Merde!
- Comme tu dis.
- T'as trouvé ça...
- Dans la bagnole du type. Sur ses genoux.
- Pourquoi t'as fait ça?
- Parce que j'ai vu l'argent.
- Y'a pas que de l'argent... Y'a aussi des papiers.

Il a étalé les papiers et les billets sur la table. Des billets de 100 et de 200. Plusieurs dizaines.

Il a compté rapidement.

- Y'a en gros 10 000 euros.

Elle n'a pas réagi.

Il a poursuivi :

- Les documents...

Patrice les a observés un à un. Mathilde restait silencieuse. Des frissons la parcouraient.

Il a lancé, excité par sa découverte :

- On dirait des listes codées... Si c'est codé, c'est que ça vaut quelque chose.

Mathilde l'a regardé.

- J'aurais pas dû les prendre. On aurait dû aider le type.

Il a ajouté, sans faire attention à la remarque :

- On peut sans doute en tirer du pognon.
- On aurait dû l'aider.
- Quoi? Qu'est-ce que tu racontes? C'est un coup de chance, cette enveloppe. Si on se partage l'argent, on n'aura pas grand-chose chacun. Juste de quoi se payer des super-vacances et faire réparer ma caisse. Avec ça, on peut avoir dix fois plus.

Elle a bafouillé :

- Je sais pas... C'est peut-être risqué.
- J'ai besoin d'argent. T'as besoin d'argent. Faut pas trop se poser de questions. Si ça se trouve, le type, il a rien ou alors on pouvait rien faire pour lui... On pourrait presque envisager de partir de ce coin pourri. Aller ailleurs. Refaire notre vie. Parce que ici... Ton boulot minable, mes boulots minables... Je prends un ou deux documents. J'ai quelques contacts. Je connais quelqu'un qui est dans les affaires. Je vais voir si je peux les négocier. Ceux qui ont perdu ça voudront vite les retrouver.

Il a pris deux des feuilles et quelques billets. Il l'a embrassée sur la joue.

Il est sorti en disant :

– Je t’appelle demain. En attendant, tu caches tout ça!
Elle a fait oui de la tête.

*

Le jeune homme est entré. Le Paradise allait fermer. Moussa, sous les yeux du videur, un certain Rodolphe, était en train de ranger le bar. Les derniers clients finissaient leurs verres.

– Qu’est-ce que tu fais là? On ferme.
– Je sais, Moussa. Je peux te demander un service?
– Bien sûr!
– Tu peux me garder quelque chose un certain temps?
– Quelque chose?
Il lui a tendu un sac plastique.
– Tu mets ça quelque part où personne n’ira le trouver.
– T’as un problème?
– Non! Pas plus que d’habitude.

Moussa a pris le sac en esquissant un sourire.
– Je le mets sous le comptoir en attendant. Je m’en occupe après le rangement. T’inquiète pas.

– Merci.
– Tu veux prendre quelque chose?
– Non! Je suis attendu.
– À cette heure? C’est une histoire d’amour?
Il lui a fait un clin d’œil.

– T’as gagné!

Il est sorti affronter la nuit et le froid, en rêvant de douceur et de chaleur.

MATHILDE

Mathilde s’est réveillée en sueur. À peine 6 heures du matin. Une journée qui commençait mal.

Elle n’a pas pu se rendormir, son esprit était trop plein de ces pensées confuses qui hantent les nuits troublées.

Mathilde est restée allongée dans le noir, sans bouger, faisant semblant d’être morte, pour oublier.

Une heure a passé. Une heure ou un jour ou une éternité. La langueur et l’angoisse ne s’inscrivent pas dans le temps.

Elle s’est enfin levée. Elle a frissonné. Elle a marché. Elle a traîné quelques minutes au milieu de la cuisine, attendant que le café passe. Elle en a bu une gorgée, mais la nausée lui est montée au cœur. Elle s’est précipitée aux toilettes pour vomir des restes puants de nourriture, d’alcool et d’amertume.

Elle a toussé, toussé. Elle s’est rendue dans la salle de bains. Vide, éteinte. Elle s’est lavée. Ses cheveux bruns humides qui allaient se mettre à boucler légèrement quand ils sécheraient. Son visage si pâle, si blanc. Elle a surdosé le maquillage.

Elle s’est habillée. Quelque chose de classique pour le travail. Pantalon et pull, alors que sa garde-robe regorgeait de tous les habits accumulés pendant des années, qu’elle n’avait jamais voulu jeter.

Elle s'est préparée à sortir. Elle a hésité un instant. Ce trouble infernal. Ce sentiment d'avoir enfreint quelque chose. Comme une loi secrète. Elle est revenue sur ses pas.

Dans sa chambre, elle a ouvert le placard, la boîte, l'enveloppe. Sur le lit, elle a posé les billets de banque et les papiers. Maudits papiers. Elle n'aurait jamais dû les prendre. Elle s'en voulait.

Elle a rangé les billets dans la boîte, la boîte dans le placard. Elle a froissé l'enveloppe pour la jeter dans une petite poubelle. Elle a mis les documents dans son sac.

Enfin elle est sortie. L'air vif lui a presque fait du bien.

Elle a couru pour attraper un bus qui n'a pas voulu l'attendre. Elle a crié. Plus contre elle que contre lui.

Elle est arrivée à l'agence avec quinze minutes de retard. Elle s'est excusée. Personne n'a fait de remarque.

Elle a passé la matinée derrière son comptoir, à émettre des billets de train ou d'avion pour tous ces gens qui partaient.

Elle a passé la matinée derrière son comptoir, sans vraiment y être.

Les collègues ont bien vu que ça n'allait pas. Ils ont mis ça sur le dos du temps, du froid, de l'hiver.

Elle n'a pas mangé à midi. Elle est sortie. Elle a marché. Elle a marché jusqu'à l'intersection. Comme aimantée. Elle a revu les lieux en plein jour. Elle a revu la voiture, l'homme, la nuit, l'enveloppe, Patrice.

Elle est revenue à l'agence un peu en avance. Pour rattraper le retard.

Elle a tenté d'appeler Patrice. Elle est tombée sur sa boîte vocale. Elle a laissé un message.

– Patrice, c'est moi. T'es où? Je suis inquiète. On n'aurait pas dû...

Dès qu'elle a pu, elle a pris une enveloppe, elle a inscrit une adresse dessus, elle a mis les documents dedans, elle a mis quelques mots sur une feuille de papier, elle a mis la feuille dans l'enveloppe, elle a mis l'enveloppe dans la panier des expéditions.

Elle s'est dit que là, au moins, ils étaient à l'abri.

Puis elle a téléphoné. Elle est tombée sur une autre boîte vocale. Elle a hésité. Il devait travailler. Elle a laissé un message.

– Allô!... C'est Mathilde. T'es pas là?... Je t'ai envoyé quelque chose... Tu verras... Je t'embrasse.

Elle a repris son travail, sans doute un peu plus légère qu'avant.

Le soir, avant de quitter l'agence, elle a hésité à se rendre chez Patrice pour lui raconter ce qu'elle avait fait.

Mais elle est rentrée chez elle. Elle voulait dormir. Elle passerait le voir le lendemain.

Elle a traversé la ville en bus, comme une âme errante. Patrice avait raison. Elle devait partir d'ici.

Son appartement était humide, froid, angoissant. Mathilde a mis de la musique pour en meubler le silence. Elle a pris deux aspirines pour ce mal de tête qui commençait à venir. Elle a avalé un morceau de poulet sec qui traînait dans le frigo.

Elle a téléphoné à son père. Une semaine qu'elle ne lui avait pas donné de nouvelles. Elle a dit que tout allait bien, mais il en a douté. Elle a promis de passer le voir d'ici un jour ou deux.

Elle est allée sous la douche. Elle voulait se détendre, se réchauffer, s'apaiser. L'eau coulait sur son corps comme une source infinie de douceur.

Le téléphone a sonné.

Elle a attrapé une serviette, est sortie de la salle de bains, s'est précipitée vers le salon où elle a décroché.

– Oui!...

Ce n'était pas la voix de Patrice.

– Oui!...

Elle a entendu les mots. Lieutenant. Commissariat.

Bang! Une déflagration dans la tête. L'accident, les papiers. Des témoins les avaient vus ou bien Patrice s'était fait prendre.

– Oui!... Patrice? Oui! C'est un ami d'enfance... Ce soir? Il est déjà tard... Pourquoi? Que se passe-t-il avec Patrice?... J'arrive.

Elle a raccroché. Elle est restée immobile de longues secondes, le cerveau en débâcle, la tête prise par toutes sortes de supputations... Il a déconné avec les papiers... Il a donné mon nom... Jamais Patrice n'aurait donné mon nom comme ça... Il s'est fait arrêter. Il voulait de l'aide. Il fallait l'aider... Pour l'accident. Le type avait porté plainte et on avait retrouvé sa voiture... Ou alors c'était les papiers. Il s'était fait prendre au moment de les négocier... Non! C'était pas logique. C'était quoi cette histoire?... Patrice! Si t'as déconné, tu vas avoir l'engueulade de ta vie.

Elle s'est séchée. Elle s'est habillée en vitesse. Elle est sortie. Il faisait encore plus froid. Une légère nappe de brume commençait à monter au-dessus de la maigre végétation qui entourait les immeubles de son quartier.

*

Elle a pris le bus. Il n'y avait personne dedans. Juste le chauffeur fatigué.

Le commissariat est apparu. Un bâtiment coincé entre un vieil immeuble et un entrepôt. Elle a poussé la porte. C'était bien chauffé.

Elle a aperçu un groupe d'hommes. Trois d'entre eux étaient en uniforme. Le dernier en civil.

Elle s'est approchée.

– Excusez-moi. Je dois parler au lieutenant Ferray. Il m'attend.

L'un d'eux a répondu :

– C'est au premier. Vous prenez l'escalier, c'est à droite.

– Merci.

Elle a pris l'escalier. Dans le couloir, une porte était ouverte. Elle y a passé la tête.

Un homme était là, assis, en train de lire. Son visage mal éclairé par une lampe posée sur une petite armoire.

– Lieutenant Ferray?

Il a relevé la tête.

– Oui.

– Je suis Mathilde Moreau.

– Ah! Entrez!

Le lieutenant Ferray s'est levé pour venir la saluer. L'un des murs était garni d'affiches pour des concerts datant des années quatre-vingt. Le bureau était recouvert par des dossiers et des tas de papiers. Un ordinateur, sur le côté, était allumé.

Le lieutenant Ferray, assez bel homme d'une trentaine d'années, au visage fin, au regard clair, l'a fait s'asseoir.

– Merci d'être venue si rapidement.

– Vous m'avez inquiétée.

Il est retourné derrière son bureau.

– Il le fallait.

– Patrice! Qu'est-ce qu'il a fait? Où est-il?

– Malheureusement, on ne sait pas ce qu'il a fait mais on sait ce qu'on lui a fait.

– Je ne comprends pas.
Il lui a tendu une photo sur laquelle on voyait un visage tuméfié.

Il a demandé :

– Vous le reconnaissez ?

Elle a pâli.

– Mon Dieu !

– C'est bien Patrice Fortin ?

– Oui ! Où est-il ?

– On l'a découvert cet après-midi. Dans une décharge sauvage.

Un peu à l'écart de la ville. Je suis désolé.

– Il est mort ?

– Oui. Torturé et tué ! Le reste du corps n'est pas beau à voir.

Mathilde a ouvert la bouche. Aucun son n'est sorti. Elle a lâché la photo qui est tombée au sol.

Elle s'est mise à trembler.

Les mots sont venus lentement.

– Non !... Pas lui... Pas lui...

Le lieutenant Ferray s'est excusé à nouveau.

Mathilde a cligné rapidement des yeux pour tenter de retenir ses larmes. Elle a dodeliné de la tête.

– Mais... Pourquoi ?

– C'est ce que nous allons chercher à savoir.

– Pourquoi ?...

– Vous êtes la dernière personne que nous connaissons à lui avoir parlé. Il vous a téléphoné il y a deux jours.

Mathilde a regardé dans le vide.

– Je suis sortie avec lui hier soir...

Mathilde s'est mise à renifler.

Le lieutenant Ferray lui a tendu un mouchoir en papier. Il a tenté comme il pouvait de la réconforter.

– C'était votre ami ? Votre...

Elle s'est mouchée avant de répondre.

– C'était mon ami d'enfance. Mon presque frère...

– Je suis désolé... C'est douloureux mais il faut qu'on aille vite dans ce genre d'histoire.

– Oui...

– Avait-il un comportement étrange ces derniers temps ?

Elle a reniflé à nouveau.

– Non.

– Avait-il des ennuis ?

– Je ne crois pas.

– Fréquentait-il des gens peu fréquentables ?

– Non. Plus tellement.

– Il a fait de la prison.

– C'est une vieille histoire, c'était il y a sept ans... Depuis il travaillait normalement.

– Il avait une petite amie ?

– Ils ont rompu il y a quelques mois. C'est pour ça qu'on sortait souvent ensemble ces derniers temps. Moi aussi j'ai rompu. On se soutenait. On se faisait rire pour oublier...

Un sourire humide lui a gagné le visage.

– C'était mon frère.

– Racontez-moi votre dernière soirée. Je sais que c'est difficile.

Elle a raconté. Du mieux possible. Le Paradis. Les cocktails. Mais elle n'a rien dit sur l'accident, sur l'enveloppe. Quelquefois, en l'espace d'une seconde, on prend des décisions qui marqueront tout le reste d'une vie. C'est ce qu'elle a fait. L'argent, elle

le garderait! Elle aurait ça comme compensation pour quelque temps. Et la culpabilité d'avoir causé la mort de Patrice pour le reste de ses jours. Car elle le savait bien. Il était mort à cause d'elle.

Un type est entré dans la pièce. La quarantaine un peu fatiguée. C'était celui qui traînait au rez-de-chaussée avec les trois flics en uniforme.

– T'as bientôt fini?

– Quelques minutes encore et j'arrive.

– Je t'attends en bas.

Le type a disparu et le lieutenant Ferray a posé encore quelques questions sur les relations de Patrice, sur ce qu'elle savait de lui.

– Je sais tout de lui. Je connais tous ses amis.

– Et ses ennemis?

– Je ne lui en connais pas.

– Pourtant...

– Je sais. Il est mort, et c'est pas un accident.

– Et sa famille?

– Pas facile à trouver. Plus de relations depuis la prison. Ils sont retournés dans le Sud. Du côté d'Avignon je crois.

– On va essayer de les contacter.

Il a noté deux ou trois choses sur une feuille.

– Si un détail vous revient n'hésitez pas. Tout indice peut avoir son importance.

Mathilde s'est fait raccompagner jusqu'à la sortie.

Le lieutenant Ferray lui a demandé si elle voulait qu'on la ramène chez elle.

– Non, je vais prendre l'air. J'en ai besoin.

– Parfait.

Il a refermé la porte vitrée du commissariat.

Mathilde s'est éloignée lentement.

D'un coup elle a compris qu'elle ne reverrait jamais plus Patrice. Alors elle s'est mise à pleurer.

*

Quelques dizaines de pas jusqu'à l'arrêt de bus. Elle a attendu dans le froid. Elle s'est dit qu'elle aurait dû accepter l'offre du lieutenant.

Le bus est arrivé. Comme une délivrance. Elle est montée dedans. Enfin un peu de chaleur. Au fond, un groupe de jeunes chahutait. Le chauffeur levait les yeux dans le rétro. Le chauffeur ne disait rien. Mathilde est allée s'asseoir en face d'une vieille femme, qui portait un bonnet de laine sur la tête, qui faisait des bruits sourds de respiration. Mathilde a regardé par la vitre le paysage sombre de la ville qui défilait.

– Pourquoi m'as-tu laissée?

La vieille femme a demandé :

– Qu'est-ce que vous dites?

Mathilde a tourné la tête.

– Rien! Je parle... toute seule.

Mathilde est descendue à son arrêt. Elle s'est dirigée vers son immeuble. Elle a sorti ses clés. Elle est montée chez elle.

Elle avait oublié de fermer le verrou en sortant. Sans doute l'émotion.

Elle s'est retrouvée dans le salon, abattue.

Elle a regardé un instant à l'extérieur.

Soudain elle a senti une présence.

Elle a tourné la tête. Elle les a aperçus. Ils étaient deux qui souriaient. Elle a compris.

L'image de Patrice, le visage défait, lui est revenue en mémoire. Ils ne lui feraient pas de cadeau. Elle le savait.

Sa respiration s'est emballée.

D'un mouvement, Mathilde a ouvert la porte vitrée et s'est retrouvée sur le balcon. Elle a observé. Un étage. Trois mètres. L'obscurité. Le froid.

Elle n'avait pas le choix.

Elle a sauté.

Le choc a été plus rude que prévu. Elle a poussé un cri de douleur. Sa cheville droite. Elle s'est mise à courir, en boitant.

Elle s'est retournée. Ils étaient là. Deux ombres sur le balcon. Qui l'observaient.

Elle a entendu des coups de feu qui se sont perdus derrière elle.

Elle s'est alors enfuie dans la nuit noire.

*

Elle a couru. Elle n'a pas pensé à la douleur. Elle a laissé derrière elle les immeubles. Elle a vu de la lumière. Des phares de voiture. Elle a eu peur. Elle est entrée dans le chantier du supermarché. Un large espace presque vide. Des engins au milieu et les premières structures. Une étrange cathédrale, dans l'obscurité.

Ne pas s'arrêter, ne pas laisser la chaleur s'en aller.

Elle s'est mise à marcher sur le sol informe et durci. Deux cents ou trois cents mètres. Elle est arrivée jusqu'à la construction de béton et de fer. Une grande dalle de ciment, des piliers à peine montés, des montagnes de parpaings posés en désordre.

Ses yeux cherchaient sans cesse.

Elle a trouvé un carton et un coin sombre pour se reposer un instant. Il fallait patienter. Patienter le temps qu'ils partent.

Elle n'a presque plus bougé. La sueur est devenue glaçante. Elle s'est massé la cheville. Elle a senti que ça enflait.

Le temps a passé. Les images se sont mélangées. Les deux types, la nuit, Patrice, la poursuite. Les questions sans les réponses. Des pensées saccadées qui crépitaient comme des incendies.

Se calmer. Se calmer.

Mais des bruits sont venus.

D'abord ceux de voitures qui s'arrêtaient. Puis des voix qui se propageaient. C'était encore loin, mais ça se rapprochait.

Sortir ? Courir ? Elle n'avait aucune chance. Parler ? Expliquer ? Le visage de Patrice lui donnait peu d'espoir. Rester cachée. Ne pas bouger.

Des grognements, des pas, des paroles échangées. Ça venait, ça montait, ça se rapprochait.

Elle s'est plaquée contre le mur. Sa tête allait exploser. Des voix sombres. Peut-être trois ou quatre. Et ces grognements. Comme ceux d'un chien.

Elle a aperçu, se projetant dans la nuit, quelques reflets lumineux. Comme des lucioles.

Ça se rapprochait toujours. Les grognements, les pas, les paroles.

Sans respirer, Mathilde s'est légèrement déplacée. Elle s'est glissée le long du mur.

Elle voulait savoir.

Elle les a aperçus. À une trentaine de mètres. Des ombres se détachant sur les lumières lointaines de la ville.

Ce n'était pas eux.